

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1840 \(février-octobre\) :](#)
[L'Ambassade à Londres](#)[Item](#)[344. Londres, Vendredi 17 avril 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

344. Londres, Vendredi 17 avril 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

Les mots clés

[Ambassade à Londres](#), [Autoportrait](#), [Discours du for intérieur](#), [Famille Guizot](#), [Gouvernement Adolphe Thiers](#), [Politique \(France\)](#), [Séjour à Londres \(Dorothée\)](#)

Relations entre les lettres

Collection 1840 (février-octobre) : L'Ambassade à Londres

[347. Paris, Samedi 18 avril 1840, Dorothée de Lieven à François Guizot](#) est une réponse à ce document

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1840-04-17

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Je ne vous ai rien dit en me levant. J'étais dans une disposition horriblement triste. Inquiet de ma petite Pauline, [me reprochant d'avoir quitté mes enfants, en demandant pardon à leur mère, à la mienne. J'ai passé ma nuit avec ce cauchemar, me réveillant sans cesse, ne me rendormant que pour retrouver mes enfants, ma mère, vous, vos enfants à vous, tous ce que j'aime, ce que j'ai perdu, ce qui me reste

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n°

Information générales

LangueFrançais

Cote938-939, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 4

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

344.Londres, Vendredi 17 avril 1840

Je ne vous ai rien dit en me levant. J'étais dans une disposition horriblement triste. Inquiet de ma petite Pauline, me reprochant d'avoir quitté mes enfants, en demandant pardon à leur mère à la mienne. J'ai passé la nuit avec ce cauchemar me reveillant sans cesse, ne me rendormant que pour retrouver mes enfants, ma mère, vous, vos enfants à vous, tout ce que j'aime ce que j'ai perdu, ce qui me reste tous malades, inquiet pour tous. Je suis sorti de mon lit fatigué, agité. Je n'ai rien fait. Je me suis mis tout de suite à ma toilette. Je l'ai fait traîner jusqu'à l'arrivée de la poste. Enfin, elle est mieux ; elle a bien dormi ; elle n'a pas eu de petit retour de fièvre. Ma mère est tranquille. Mon petit médecin veut que je le sois. Je le suis. Je suis plus content que tranquille. On a toujours tort d'être tranquille. Je vous le disais hier. Je le répèterais toujours. Quelle fièvre que la vie ! Je ne suis point d'un naturel agité. J'ai de la sérénité et de la force. Et pourtant que d'agitations intérieures. Que d'inconséquences et de faiblesse ! Que de résolutions prises, pour être cent fois regrettées, déplorées, et qu'on reprendrait également en pareille circonstance, malgré l'épreuve des regrets passés et la prévoyance des regrets futurs ! Trop heureux encore quand l'épreuve se borne à des craintes à des tourments, quand les regrets ne vont pas jusqu'à l'irréparable. Ah nous sommes de bien légères créatures ! nos sentiments même les plus profonds, les plus puissants cèdent bien souvent à des considérations, à des intérêts bien secondaires. Et puis nous nous étonnons, nous nous indignons des inquiétudes et des peines qui nous arrivent, comme si nous n'avions pas dû les prévoir, si nous n'avions pas pu les éviter ! Enfin Dieu soit loué ; ma petite fille est mieux et je puis vous parler d'autre chose. Je ne l'aurais pas pu ce matin. Et je ne voulais pas vous parler de mon mal. Cette petite fille est vraiment bien délicate. Elle est née délicate. Elle a été malade, en naissant ; elle a eu dans les six premières semaines, une maladie qu'on appelle le muguet, des aphtes dans la bouche et la gorge. Elle avait les jambes très faibles, près de tourner. Elle a porté deux ou trois ans des petites bottines avec une mécanique. Les bains de mer, en 1835 lui ont merveilleusement fortifié les jambes et les reins. J'espère qu'on qu'on trouvera quelque régime qui fortifiera aussi le fond de sa santé. Certainement, je ne ferai pas venir ici mes enfants et ma mère contre l'avis des médecins. Je vais bien penser à cela écrire, m'informer. Si on ne me donne pas pleine sécurité, au lieu de les faire venir, je les enverrai au Val Richer où ils passeront l'été en bon air, en plein repos, dans leurs habitudes, et j'irai, les y retrouver vers la fin de septembre. Ne parlez de cela à personne. Mais, pour rien au monde, je n'ajouterai un risque de plus à tous ces horribles risques, de la vie humaine. Il n'y a point de privation que je ne préfère. Je suis charmé que décidément les Sutherland vous attendent chez eux. Cela vous épargne tout embarras. Je ne doute pas qu'ils n'aient moyen de vous

mettre au rez-de-chaussée. La maison est si grande ! Quel degré de liberté aurons-nous là ? Comment arrangerons-nous nos heures ? Pensez-y d'avance pour que nous ne perdions pas un jour à le chercher.

Je trouve Thiers fort bon à la Chambre des Pairs, convenable et habile pour ici ; son langage ne me gênera en rien et me servira. Pour l'Intérieur, il a été plus faible, plus vague, toujours dans sa position d'équilibriste. Il y est condamné. Il y restera jusqu'à ce que quelque événement, quelque crise le force à se brouiller avec la gauche ou le pousse à s'y plonger. Quel sera son choix le jour de cette épreuve ? Je ne le prévois pas du tout. Il a en lui de quoi prendre le bon et le mauvais parti. Bien entouré, soutenu, encouragé, gardé, il prendrait le bon. Livré à lui-même, il y a beaucoup de chance qu'il prenne le mauvais. Ce qu'il y a de bon autour de lui suffira-t-il à le garder, à le soutenir ? Je ne sais pas. C'est comme votre Empereur. Il faut quelque événement, quelque grande nécessité pour le faire changer dans un bon sens. Il n'a pas en lui-même assez de force, et d'esprit pour se décider, pour s'éclairer seulement. Il se livre à son humeur, car ce n'est pas de la politique. Il n'a point de politique puisqu'il est modéré en fait et violent en paroles. Il ne changera que quand il plaira à Dieu. La conversation de M. de Pahlen n'y suffit pas. Je suis curieux de la lettre que vous me promettez. Elle a vraiment de l'esprit ; ne tardez pas à me l'envoyer, je vous prie. Les dépêches de M. de Brünnow doivent être longues. Il a l'esprit long. Je ne m'étonne pas que l'Empereur s'y plaise. Il (M. de Brünnow disait l'autre jour, à quelqu'un qu'il écrivait en ayant toujours devant lui le portrait de l'Empereur. Il écrit beaucoup, beaucoup ; assez pour que le *Time* parlât avant-hier de la singulière activité de la chancellerie Russe. M. Dedel va partir pour passer quelque temps en Hollande. J'en suis fâché. C'est celui qui me convient le mieux dans le corps diplomatique. Monde bien médiocre en soi et ici bien obscur. On compte sur le Prince Esterhazy pour les premiers jours de mai. Adieu. Je vous quitte pour aller au sermon Trinity Chapel, une petite église Anglicane où prêche, dit-on, un homme de talent. Après j'irai me promener un peu, seul. J'ai besoin de prendre l'air. Je ne suis pas sorti du tout hier soir. Je suis remonté dans ma chambre à 9 heures et demie, et j'étais dans mon lit à 4 heures. Mauvais lit.

Adieu. Adieu. A Stafford house le 3 juin !

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 344. Londres, Vendredi 17 avril 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1840-04-17

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 12/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/304>

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur 344

Date précise de la lettre Vendredi 17 avril 1840

Heure 1 heure

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris (France)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Londres (Angleterre)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 19/09/2018 Dernière modification le 18/01/2024

London - Vendredi 17 Mars 1840 938
1 heure.

jusqu'à ce que
force à de
à 1/2
sans de elle
du tout. Il a
le mauvais
encouragement
à lui
ce qu'il pousse
autour de lui
autour ? Je

Je fais quelque
pour la faire
pas en lui
pour le dévotion
livre à son
littéraire, de son
modéré en
ne changera
conversation

que vous
de l'esprit. Ne
vous prie.
vous demandez
ne m'écouter

Je ne vous ai rien dit ni me
levant. J'étais dans une disposition horriblement
triste. Inquiet de ma petite Pauline, me
reprochant d'avoir quitté mes enfans, en demandant
pardon à leur mère, à la mère même. J'ai passé
la nuit avec le sautoir, me réveillant sans
cette, me me remémorant que pour retrouver mes
enfans, ma mère, vous, vos enfans à vous, tout
ce que j'ai, ce que j'ai perdu, ce qui me
reste, tous malades, inquiet pour tous. Je suis
sorti de mon lit fatigué, agité. Je n'ai rien
fait. Je me suis mis tout de suite à ma
toilette. Je l'ai fait trainer jusqu'à l'arrivée
de la poste. Enfin elle est arrivée - elle a bien
dormi; elle n'a pas eu de petit retour de fièvre.
Ma mère est tranquille. Mon petit médecin
dit que je le suis. Je le suis. Je suis plus
content que tranquille. On a toujours tort
d'être tranquille. Je vom le dissi hier. Je
le répéterai toujours. Quelle fièvre que la vie!
Je ne suis point d'un naturel agité. J'ai
de la sérénité et de la force. Et pourtant
que d'agitations intérieures! Que d'incertitudes
et de faiblesse! Que de résolutions prises pour

être sans fin regrettés, déplorés, et qu'on espère toujours quelque
changement en pareille circonstance, malgré l'épreuve fond de la
des regrets passés et la prévoyance des regrets l'avenir.
futur ! trop heureux encore quand l'épreuve de la
de la haine à des craintes, à des larmes, quand le
regret ne vont pas jusqu'à l'irréparable. Ah,
nous sommes de bien légère créature ! nous
sentiments même les plus profonds, les plus
puissants tendent bien souvent à des considérations
à des intérêts bien secondaires. Et puis nous
nous étourdis, nous nous indignons des
inquiétudes et des peines qui nous arrivent,
comme si nous n'avions pas dû les prévoir,
si nous n'avions pas pu les éviter ? Enfin,
Dieu soit loué, ma petite fille est mieux, et
je puis vous parler d'autre chose. Je ne
l'aurais pas pu ce matin. Et je ne voulais
pas vous parler de mon mal.

Cette petite fille est vraiment bien délicate.
Elle est née délicate. Elle a été malade en
naissant ; elle a eu, dans les six premières
semaines, une maladie qu'on appelle le
muquet, des aphtes dans la bouche et la
gorge. Elle avait les jambes très faibles, près
de tourner. Elle a porté deux ou trois ans
de petites bottines avec une mécanique. Les
bains de mer, en 1855, lui ont mesuré l'usage
par les jambes et les reins. J'espère qu'on

l'avenir
enfants et ma
De vrai bien
si on ne me
de la faire
ni de passer
dans leur
vers la fin
peu-être. Ma
s'ajoutent
horrible rit
peut se pro

Je suis
vous attend
embarras de
de vous mett
est si grand
nous là ?
heures ? P
se perdions

Je trou
part, comme
langage se
Pour l'instan
vague, long

je puis cependant trouver quelque régime qui fortifiera aussi le
malgré l'opium fond de la santé.

Certainement, je ne pourrai pas venir ici me
soigner et ma mère contre l'avis des médecins.
Je vais bien penser à cela, écrire, m'informer.
Si on ne me donne pas pleine liberté, au lieu
de la faire venir, je la enverrai au Val Aich,
où ils passeront l'hiver en bon air en plein pays,
dans leurs habitudes, et j'irai les y retrouver
vers la fin de septembre. Ne parlez de cela à
personne. Mais, pour rien au monde, je
n'ajouterais un risque de plus à tous ces
horribles risques de la vie humaine. Il n'y a
point de privation que je ne préfère.

Je suis charmé que d'ici à deux ou trois semaines
vous attendent chez eux. Cela vous épargne tout
embarras. Je ne doute pas qu'ils n'aient moyen
de vous mettre au rez de chaussée. La maison
est si grande! Quel regret de liberté aujour-
d'hui? Comment en aurons-nous nos
heures? Pensez-y d'avance pour que nous
ne perdions pas un jour à la chercher.

Je trouve Thiers fort bien à la chambre des
Pairs, convenable et habile pour s'en servir, son
langage ne me gênera en rien et me servira.
Pour l'instabilité, il n'est plus faible, plus
vague, toujours dans la position d'équilibriste.

Il y est condamné. Il y restera jusqu'à ce que
 quelque événement, quelque crise le force à se
 branler avec la gauche ou le pousse à s'y
 plonger. Quel sera son choix le jour de cette
 épreuve ? De ne le prévoir pas du tout. Il a
 en lui de quoi prendre le bon et le mauvais
 parti. Bien entouré, soutenu, encouragé,
 gardé, il prendrait le bon. Livré à lui-
 même, il y a beaucoup de chance qu'il prenne
 le mauvais. Le quel y a de bon autour de lui
 suffira-t-il à le garder, à le soutenir ? Je
 ne sais pas.

C'est comme votre Empereur. Il fait quelques
 événements, quelques grandes nécessités pour la faire
 changer dans un bon sens. Il n'a pas en lui-
 même assez de force et d'esprit pour le décider,
 pour s'éclairer soi-même. Il se livre à son
 humeur, car ce n'est pas de la politique. Il n'a
 point de politique puisqu'il est modéré en
 fait et violent en paroles. Il ne changera
 que quand il plaira à Dieu. La conversation
 de M. de Pahlen n'y suffit pas.

Je suis ravivé de la lettre que vous
 me promettez. Elle a vraiment de l'esprit. Ne
 tardez pas à me l'envoyer, je vous prie.

Les reproches de M. de Bismarck durent être
 longus. Il a l'esprit long. Je ne m'attende

levant. P
 triste. Iny
 reproches
 pardon à
 la nuit ven
 celle, ni me
 enfans me
 de que j'aim
 poste, tous
 d'orte de me
 fait. De me
 toilette. De
 de la poste
 dormi; elle
 Ma mère e
 veut que je
 content que
 d'être tranqu
 le Spétoevie
 De ne suis
 de la dévoti
 pie d'agitatio
 et de foibles

par que l'empereur s'y plaise. Il (M. de Stein)^{938.2}
écrivait l'autre jour à quelqu'un qui écrivait en
ayant toujours devant lui le portrait de
l'empereur. Il écrit beaucoup, beaucoup; assez
pour que le Times parlât avant hier de la
singulière activité de la chancellerie Russe.

M. Ledet va partir pour passer quelque temps
en Hollande. D'en être fâché! C'est celui qui
me couvrait le mieux dans le corps diplomatique.
Moude bien modeste en soi et ici bien obscur.
On compte sur le Prince Ostrogorsky pour le
premier jour de mai.

Adieu. Je vous quitte pour aller au Temple,
Trinity's chapel, une petite église anglicane,
où prêche, dit-on, un homme de talent. Après,
j'ai une promenade un peu, seul. J'ai besoin
de prendre l'air. Je ne suis pas sorti de
tout hier soir. Je suis revenu dans ma
chambre à 9 heures et demie, et j'étais
dans mon lit à 11 heures. Mauvais lit.
Adieu. Adieu. à Stafford-house le 3 Juin!